

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 29 (2005)

Artikel: Ouvriers agricoles de naguère
Autor: Steullet-Lambert, Anne-Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ouvriers agricoles de naguère

Depuis la fin de la guerre, aux environs de 1945, le travail agricole s'est considérablement allégé grâce à la mécanisation et à la motorisation dans les campagnes. Le labeur des hommes, des femmes et des animaux s'est transformé au point qu'il nous est difficile aujourd'hui d'imaginer la somme des difficultés de tâches qui furent ardues, lourdes, parfois éreintantes.

On peut dire qu'en gros le secteur de l'emploi dans l'agriculture jurassienne n'offre actuellement que peu de débouchés. Le chef d'exploitation doublé de rares aides ponctuelles – qui sont souvent ses enfants ou un seul fils – réussit à mener à bien les travaux multiples. Les machines nombreuses et efficaces, de judicieuses associations de paysans, les remembrements parcellaires et maintenant l'informatique ont supplanté la main-d'œuvre employée dans la première moitié du XX^e siècle.

Quelle était cette main-d'œuvre? Qui étaient ces nombreux ouvriers venus de tous horizons? Comment vivaient-ils? Nous tentons de répondre à ces questions selon nos souvenirs et des témoignages qu'il est grand temps de recueillir.

Celui qu'on appelait petit paysan, qui entretenait quelques bêtes (vaches, chèvres) et de modestes lopins de terre, avait souvent une activité annexe; il ne recourrait pas aux services d'étrangers à sa famille; femme et enfants suffisaient à la tâche. Ces propriétaires disposaient de champs hérités de leurs parents et ils les gardaient précieusement. Plusieurs



Photo 1. Travaux des champs aux Bois en 1917.

louaient ici et là un arpent à qui voulait bien le céder. Parfois les petits paysans avaient recours à un voisin mieux doté en chevaux ou machines pour un coup de main en haute saison.

Chez les agriculteurs dont le domaine réclamait plus de main-d'œuvre, celle-ci était diverse, dépendante du genre d'exploitation et des régions. A propos des régions jurassiennes, on sait que les fermes des Franches-Montagnes, vouées surtout à l'élevage bovin et chevalin, n'exigeaient pas les mêmes services que les exploitations des vallées qui s'adonnaient à l'élevage et aux cultures. Ces dernières demandaient beaucoup de bras et de temps.

L'année chez les Welches

Dans tous les villages, on rencontrait plusieurs jeunes hommes venus de la Suisse allemande «faire leur année chez les Welches». On se souvient que beaucoup de garçons de chez nous, en quittant l'école obligatoire, s'en allaient «aux Allemands» pendant au moins une année. Dans les deux cas, ces garçons apprenaient la langue et la manière de travailler chez leurs voisins. Ils se familiarisaient avec des coutumes inconnues d'eux, échangeaient parfois des savoir-faire de leur région d'origine contre ceux que leur prodiguaient les employeurs.



87

Photo 2. Moissons vers 1900, aux Eplatures, à l'emplacement de l'actuelle usine Cartier.

A cette époque d'avant la Seconde Guerre mondiale étaient organisés dans nos communes des cours de langue française enseignée par l'instituteur de la classe supérieure primaire, le soir, une ou deux fois par semaine. Nous l'avons dit, ces jeunes gens – en général fils d'agriculteurs – restaient un an dans la même famille. Ils recevaient un salaire, disposaient d'une chambre et mangeaient avec la famille dont, peu ou prou, ils faisaient partie.

Venus de fermettes perchées sur une montagne ou d'importants domaines du Plateau suisse, ils apprenaient beaucoup de choses dans le Jura. Garçons sérieux, sobres et travailleurs, ils devenaient rapidement le bras droit du patron. Après quelques semaines d'initiation, ils étaient responsables du troupeau de bovins – vaches, génisses et veaux. Matin et soir ils donnaient le fourrage et trayaient huit, dix ou douze laitières. Ils nourrissaient les bêtes selon les instructions du patron, instructions qui variaient selon les saisons. Ces jeunes gars ne manquaient pas de comparer nos usages aux leurs: «Chez nous, au Alpnach, on fait pas comme ça!» répétait l'un d'eux. – «Bien, bien, rétorquait le chef, ici tu verras on doit

faire comme je dis.» Bien sûr que ces jeunes domestiques appréciaient leur paye: c'était le premier argent qu'ils gagnaient. Ils ne dépensaient rien, n'allaitaient pas à l'auberge, ne fumaient jamais, ne s'achetaient pas un mouchoir.

Mais l'année chez les Welches se prolongeait souvent, du moins dans notre ferme. Nous eûmes des hommes qui sont restés jusqu'à onze ans, sept ans, souvent trois ans, toujours avec le même entraînement. Sans doute se plaisaient-ils mais il y avait un motif à ces séjours qui se prolongeaient. C'est qu'en leur maison paternelle se trouvaient un ou deux frères susceptibles de reprendre le domaine. Alors nos braves ouvriers, parlant maintenant bien français (parfois un peu de patois!) rencontraient l'âme sœur en Romandie; ils s'y établissaient, fondaient une famille, élevaient des enfants qui, avec leurs parents, sont devenus de vrais Jurassiens.

Parfois, des domestiques s'engageaient à vie. Nous en avons connus en Ajoie; il s'agissait de jeunes Français chez un meunier paysan. Ils étaient de la famille. Il y a peu, au décès de son employeur, Paul dont on ne compte plus les années de service, offrit

une couronne mortuaire somptueuse portant l'inscription suivante : «A mon patron bien-aimé». Parions qu'un «patron bien-aimé» est chose rare... Non, on ne vit pas Paul au traditionnel goûter qui suivit l'enterrement: il s'était réfugié dans son chagrin.

Ce fait illustre l'attachement que manifestaient les valets de ferme à «leur maison». Nous soignions les repas arrosés d'un verre de vin – fait rarissime. Chez les paysans en général, on servait du cidre. Nous préparions cinq repas par jour, trois repas principaux et deux goûters, les dix-heures et les quatre-heures. Ces jeunes hommes avaient le loisir de passer leurs soirées à la cuisine s'ils désiraient de la compagnie. Nous en profitions pour leur donner un coup de main ou carrément les atteler à leurs devoirs scolaires. Ils appréciaient que nous corrigeions leurs erreurs, que nous les aidions à lire le journal et à parler correctement. Il va de soi qu'ils étaient associés aux fêtes de famille : Noël, baptêmes, mariages, etc.

Dans le Jura, ils apprenaient à connaître les chevaux, ce qui était nouveau et très important pour eux. Certains sont même devenus des connasseurs qui s'adonnaient plus tard à l'élevage et au commerce des poulaillers. Inconnus ou presque inconnus dans leur région d'origine, les chevaux représentaient un terrain d'exploration infini. Ils ne se laissent pas approcher comme des bovins, on les soigne et on les nourrit différemment, on apprend à travailler la terre au moyen de l'attelage

use
«A
'un
re...
nel
tait

que
: à
pas
ne.
vait
pas
eux
tre...
; le
ine
ous
oup
urs
que
ous
bler
ent
oël,

plutôt vif... qui n'a rien à voir avec la vache traînant une charrette ! On apprend à observer les juments, les mises bas, les poulains et leurs maladies, le marché, les foires. Le patron explique. Combien de Hans ou de Fritz sont tombés sous le charme des chevaux ? Ils les montaient parfois en catimini et tant pis si le cavalier se faisait désarçonner... il recommandait !

Comment recrutions-nous ces apprentis agriculteurs ? Pour cette catégorie de personnel, le bouche à oreille fonctionnait à merveille ; tel cousin voudrait venir... tel voisin a entendu dire que... Une place qui se libérait était vite repourvue. Et puis, sous la rubrique «Domestiques et servantes», dans nos quotidiens, on trouvait un grand choix. Disons en passant que les dénominations «domestiques» et «servantes» n'avaient pas de caractère péjoratif.

Saisonniers

D'autres hommes s'engageaient à la saison. Soit ils arrivaient de loin, soit ils habitaient au village. Voyons les premiers cités que tout le monde prenait pour les paumés de la société. Ils aboutissaient dans la cour de notre maison, à pied ou à vélo (l'un possédait une moto !), un baluchon sur l'épaule, mi-nomades, mi-clochards, gouailleurs, toujours propres.

— «Patron, vous avez bien un p'tit boulot pour moi ?»



Photo 3. Ferme de Justin Baume aux Prés-Derrière, Les Bois, vers 1900.

— «Tiens, les hirondelles sont de retour», lançait le maître de maison. «D'où arrives-tu ? Tu as mangé ?»

Ils venaient parfois de loin, le ventre creux. Presque tous avaient déjà occupé un emploi, étaient partis penauds. Ils revenaient. Leur âge ? Vingt à quarante ans. Ils bourlinguaient d'une ferme à l'autre, sans famille ni attaché. Ils étaient toujours heureux de trouver un feu et un lieu soit pour la belle saison, soit pour l'hiver.

Nous avons connu Charly, jeune homme costaud, qui avait travaillé dans un cirque, à monter la tente et à la ménagerie. Noir de poil, la moustache en brosse, la casquette sur l'œil, un bagou et un accent de Parigot, le foulard rouge noué autour du cou, une chemise de toile blanche et un gilet noir assorti au pantalon de coutil noir. Ce hâbleur, un peu penaud tout de même car il

avait été renvoyé deux ou trois ans avant, insistait, promettait de bien se conduire cette fois-ci. Cigarette aux doigts, il se tenait droit à côté de sa bécane, comme un Charles Bronson dans un western. On lui trouvait du bois à fendre, des canalisations à creuser, de l'herbe à faucher, des chars à charger et à décharger. Il travaillait comme un colosse. Puis, le troisième dimanche après son arrivée, il se mettait en goguette et rentrait le mardi encore éméché. Il quémandait : «Un p'tit noir, Madam' ça me r'mettrait». On lui faisait son café. Le patron le supportait trois mois et, à nouveau, il le congédiait.

Il y avait Popaul, un petit bonhomme amoureux de sa moto, une Motosacoche, je vous prie. Tous les dimanches il la démontait, polissait les pièces, remontait sa machine et s'en allait faire un tour. Il rentrait à demi saoul. Paul le saisonnier était comme Charly, un second, qui



Photo 4. Battre, aiguiser, faucher: la trilogie de la faux vers 1940 aux Roulets, Jura neuchâtelois.

mettait la main à tout. Il mourut jeune encore, seul sous une remise perdue.

Nous eûmes Hubert, ancien conducteur de locomotives que les CFF avaient renvoyé car il buvait. Tous les mêmes ! Ce mécanicien finit sa vie en passant d'une ferme à l'autre alors qu'il pratiquait un métier que beaucoup lui enviaient à cette époque-là.

J'entends cet autre qui disait en débarquant un matin d'automne :

— «Patron, j'suis sur le trim', y'a pas quelque chose à faire?»

Il était au chômage, pleurait comme un enfant. Perdu. Seul. Sans le sou. Déprimé, il avait dépensé ses derniers francs à faire bombance avec des copains. Alors, on l'envoyait couper du bois à la forêt jusqu'au moment où les usines embauchaient à nouveau.

Ces ouvriers secondaient le responsable du bétail, ils nettoyaient les écuries et la grange, balayaient la cour, accomplissaient des travaux de jardinage.

Hommes du village

Parmi les saisonniers, nous pouvions compter sur des hommes habitant au village, célibataires à la recherche de petits emplois; ils travaillaient un certain temps sur un chantier, un moment dans les fermes ou comme manœuvres en usine. Ces gens n'avaient pas de formation professionnelle mais ils savaient presque tout faire.

Les saisonniers qui résidaient au village rentraient à leur domicile tous les soirs; chez leur employeur paysan, ils prenaient leurs repas. L'un ou l'autre était père de famille et désirait travailler aux champs sur le conseil du médecin avant de retrouver une place à la fabrique. Untel finissait de soigner une pleurésie, un autre qui avait séjourné au sanatorium faisait les foins puis rentrait à l'atelier.

Les familles comptaient beaucoup d'enfants, des «bouches à nourrir». Les garçons — même encore écoliers — allaient offrir leurs services comme

berger ou garçons de courses pendant les vacances. C'était sans doute une manière de s'initier aux travaux agricoles. Eux aussi prenaient leurs repas avec la famille du paysan et rentraient dormir chez leurs parents.

Vie sociale

Comme noté plus haut, les domestiques et servantes étaient considérés, soignés, comme des gens faisant partie de la famille. Jamais l'un d'eux n'aurait été abandonné seul dans sa chambre un soir de Noël par exemple. Ce personnel savait rester discret, il se comportait avec tact et retenue.

Avec les villageois, des liens se nouaient. D'abord il y avait les rencontres à la laiterie deux fois par jour quand les ouvriers agricoles et des patrons livraient le lait. Lors des leçons de français à l'école, les jeunes Alémaniques faisaient connaissance; ils se retrouvaient le dimanche chez l'un ou chez l'autre. Certains entraient dans une chorale ou une société de gymnastique, ce qui favorisait aussi leur intégration à la vie communautaire.

Quant aux autres — ceux qui nous apparaissaient comme des nomades — ils rencontraient leurs copains de beuverie et de fête au café. Habitues aux déplacements, intéressées par les potins, ils se faufilaient rapidement dans le cercle le plus «exotique» des farceurs, rigolos, originaux, joueurs de cartes, etc.

Photo 5. Le semis, geste essentiel rarement dévolu aux domestiques employés généralement à des tâches moins nobles.
Semeur à La Ferrière en 1941.

dant
une
oles.
ec la
tmir

les
ient
gens
l'un
lans
ple.
I se

se
les
par
et
des
nes
; ils
ou
une
gue,
n à

ous
des
de
ués
les
ans
urs,
etc.

Quelques couples d'agriculteurs invitaient chez eux les vachers sérieux qui avaient bonne réputation. Ces paysans ayant observé les ouvriers au travail, ils les poussaient à prendre place sous leur toit. Il existait donc une concurrence occulte quant à l'appropriation de la main-d'œuvre. La question principale consistait à faire dire à ces hommes combien ils gagnaient chez leur patron. Puis on leur faisait miroiter toutes sortes d'avantages s'ils quittaient leur employeur: «Si tu viens chez nous, on achètera aussi un tonneau de vin...». En général, ces invités demeuraient sans succès. Nos hommes en riaient. Mais ils étaient fiers qu'on ait reconnu leurs qualités, leur honnêteté, leur habileté. Du coup, ils s'honoreraient avec raison d'un statut social d'ouvriers qualifiés.

Certains domestiques désiraient recevoir leurs gages tous les huit jours, d'autres tous les quinze jours; les jeunes bergers avaient droit à leur écot chaque samedi afin qu'ils gardent leur beau courage. Ciel! qu'ils étaient fiers d'empocher une ou deux thunes.

Nos ouvriers aimaient les fêtes champêtres qui se déroulaient en été sous les pommiers d'un verger, transformé en lieu de bal. Ils dansaient, buvaient une bière, s'associaient aux tablées de villageois que l'orchestre mettait en joie. Ils repéraient «une blonde» dont on parlait longtemps. Comme on l'aura observé, ces jeunes hommes costauds ne pratiquaient aucun sport de plein air. Ils considéraient que le travail «toute la semaine dehors» valait bien les concours



de lutte ou les courses de vélo. Les stades de football n'existaient pas, les matches de hockey non plus, on ne skiait pas.

En revanche, ils se passionnaient pour les élections communales ou cantonales. Voilà des joutes intéressantes. C'était surtout le fait d'ouvriers agricoles qui étaient nés au village ou dans la vallée. Il est temps que nous parlions d'eux.

Les exploitations agricoles jurassiennes n'attendaient pas uniquement une main-d'œuvre de provenance alémanique ou les services de vagabonds. Plusieurs garçons sortant de l'école ne pouvaient pas apprendre un métier. Ils étaient par ailleurs peu acquis à l'idée de travailler déjà aux usines von Roll où le travail était réputé pénible. Alors – et ceci fait partie de la vie sociale – comme tous les gens se connaissaient, il n'était pas difficile de s'approcher d'un paysan et de lui demander s'il avait un emploi à repourvoir.

Ainsi, des jeunes de la localité déménageaient un jour vers une ferme. A la différence des journaliers, ils habitaient chez le patron et y restaient parfois trois ou quatre ans, ils allaient à l'école de recrues, ensuite ils se sentaient prêts à s'engager dans une fabrique à Delémont, à Moutier, à Granges. Ces gars-là, on les avait vus dans un rôle de berger ou de garçon de courses auparavant. L'un d'eux jouait de l'accordéon le soir, un autre de l'harmonica. Tous comptaient des copains au village. Ils sortaient en bande, fumaient leur première cigarette, s'intéressaient à la vie de la

communauté, s'amusaient à carnaval, buvaient une bière: leur existence d'homme commençait. Quand une fille leur plaisait, ils en parlaient volontiers à la patronne: «Est-ce que c'est convenable d'offrir des chocolats?».

Etrangers

La guerre nous a amené indirectement plusieurs ouvriers de nationalités différentes. Ils avaient combattu dans les troupes de leurs armées respectives et on ne sait trop comment – soit en faisant retraite soit en fuyant – ils étaient arrivés en Suisse. (Il va de soi qu'ils ne nous racontaient pas qu'ils avaient déserté: on savait peu de choses à leur sujet.) Rassemblés dans des camps d'internement, désœuvrés, ces ex-soldats devinrent une main-d'œuvre appréciée – d'autant plus que les paysans ou leurs ouvriers étaient eux-mêmes mobilisés à tout moment.

Nous eûmes deux Russes, Josef le Pacifique qui avait assisté, enfant, au massacre de sa famille. Le petit Josef s'était caché derrière un buisson tandis que les troupes de la Révolution bolchevique décapitèrent son père, sa mère et ses frères, puis elles mirent le feu aux bâtiments. Le garçon a dû ensuite se débrouiller seul. A la veille de ses quarante ans, il se trouvait donc au val Terbi, grand travailleur qui tentait de nous faire comprendre ses expériences. Après son stage (heureusement pas en même temps !), nous est arrivé Leonid, très jeune encore, une tête de Mongol, un colosse à la denture en nickel (!), un

toupet à tout renverser, il se moquait de «ces petits Suisses vivant sur leur taupinière de pays qui, un jour au l'autre passerait au communisme car le monde entier devrait y adhérer». Il buvait de la vodka qu'il appelait «schnaps», par délitres il l'avalait au bistrot du coin, riait à gorge déployée, buvait encore jusqu'à une demi-bouteille, n'était jamais ivre. Un titan d'Ukrainien, Leonid. Et il embêtait tout le monde au village. Le patron fut obligé de le renvoyer au camp.

A la même époque, les paysans qui le désiraient recevaient chez eux un soldat polonais également hébergé dans un camp en Suisse. Celui qui vint chez nous souffrait d'un mal du pays à pleurer. Il parlait un peu l'allemand et essayait de nous expliquer, carte de l'Europe à l'appui, qu'il venait de Dantzig (Gdansk) et qu'il avait laissé là-bas sa femme et ses enfants dont il n'avait pas de nouvelles. Il fut, heureusement, rapatrié parmi les premiers Polonais qui ont quitté notre pays.

Puis commença l'ère des Italiens. Le premier s'était évadé du camp honni de Dachau; c'était Candido, un grand type sec de la région du Frioul. Il devint responsable du troupeau de bovins et resta de longues années chez nous. Candido refusait de manger à sa faim «pour ne pas devenir gros comme ces Suisses trop gras...» Il travaillait bien, lavait son linge le dimanche, le repassait, se tenait droit et propre. Il n'aimait pas trop les chevaux: «C'est vif et ça peut te donner un coup de pied». Il ne

Photo
désir
nos c
il ré
parlo
allusi
le p
l'exit
plus
nour
jalou
sorti
Il
le ca
Italie



24

Photo 5. Récolte de choux à La Cibourg vers 1940.

désirait pas nous parler de Dachau; à nos questions (nous étions très curieux), il répondait par un évasif: «C'est passé, parlons d'autre chose...». Mais il y faisait allusion lorsqu'il se trouvait seul avec le patron, entre hommes. Il décrivait l'existence qu'il avait connue durant plus de deux ans, le travail de forçat, la nourriture, les coups, les maladies, les jaloussies, les trafics de vivres. Il s'en était sorti. «Un miracle», disait-il.

Il partit pour changer de climat, dans le canton de Vaud. Vint ensuite un autre Italien du Nord, Fernando: «Moi je

souis pas oune de ces fainéants du soud, tu comprends?». De fait, il œuvrait, vaquait, soignait les bêtes, fumait beaucoup, rentrait un peu gris certains dimanches soirs. Il avait aussi fait la guerre, mais vers la fin, et n'en avait pas trop souffert. Il resta à son poste des années. En même temps que Fernando, et comme second à l'année, Raphaël fut embauché, un pauvre bougre — sans famille comme les précédents. Il était du sud de la Botte, partageait sa chambre avec Fernando. Ces deux compatriotes se disputèrent, en vinrent aux mains. Le

patron proposa à Raphaël de trouver un emploi ailleurs. Il ne voulut pas s'en aller, assurant qu'il était au «paradiso». Alors, en cachette, il se construisit une «chambre» dans un magasin à grains, il y transporta un petit lit trouvé on ne sait où et la paix fut rétablie. Ils étaient comme ça...

Servantes et journaliers

N'oublions pas les jeunes filles qui s'engageaient dans le Jura pour apprendre avant tout à cuisiner, en

même temps que le français et les rudiments du ménage. Elles se faisaient connaître par voie de petites annonces dans nos quotidiens, arrivaient avec leurs bagages et pour une année. Au cours de ces douze mois, leurs parents leur rendaient visite un seul dimanche. Parfois, elles écrivaient à leurs proches à Zwingen, à Blauen, à Bâle, etc.

Selon leur contrat, elles ne devaient pas travailler aux champs: elles s'occupaient du ménage, des enfants; elles apprenaient à coudre, à soigner le linge. Elles étudiaient notre langue avec application. Au village, elles se liaient avec d'autres jeunes filles alémaniques. Souvent elles apprenaient à se tenir sur une bicyclette, véhicule dont elles ne disposaient chez elles. Fréquenter les épiceries du village leur plaisait, tout comme les offices religieux où les garçons les regardaient!

Les jeunes servantes disposaient d'une chambre voisine de celle des enfants de la famille.

Au village, plusieurs femmes acceptaient avec plaisir un travail à la journée, histoire d'alléger des fins de mois financièrement difficiles. Elles faisaient des lessives, elles ramassaient les pommes de terre, récoltaient les betteraves, râtaient des arpents de foin. Elles prenaient leurs repas avec la famille et s'en retournaient à la maison le soir. Souvent les mères de jeunes enfants amenaient avec elles un garçon ou une fille qui suivait le mouvement sans mot dire.

Que sont-ils devenus?

Les Alémaniques qui sont restés longtemps au val Terbi (onze ans, sept ans, trois ans) ont créé par la suite leur propre entreprise. L'un acheta un domaine agricole au village, se maria et fonda une famille de dix enfants. Son cousin alla travailler en fabrique, puis il revint au village, marié avec une jeune Alémanique, se mit à son compte en qualité d'entrepreneur. Le couple eut plusieurs enfants. D'autres retournèrent dans leurs pénates et reprisent l'exploitation de la ferme paternelle.

Parmi les saisonniers qui habitaient la commune, presque tous fondèrent une famille et gagnèrent leur vie en usine. A une époque où les affaires marchaient très fort ils n'eurent pas de peine à devenir des ouvriers spécialisés dans un des secteurs de fabrication (couteaux, montres, machines, décolletage, etc.)

Un des garçons de courses a fait carrière dans la Poste. D'autres trouvèrent un emploi à vie auprès des CFF.

Nous n'avons jamais eu de nouvelles des étrangers ni des jeunes filles.

Anne-Marie Steullet-Lambert

Photos:

1 et 3, aimablement mises à disposition par la famille Laurent Willemin, Les Bois;

2, 4, 5, 6, extraits de *Changement d'ère, cent ans d'agriculture dans l'Arc jurassien par l'image*, de Francis Kaufmann.

Avec nos sincères remerciements.